

3. La peinture

Jacques Perrin and Jacques Godbout

Volume 2, Number 5 (11), September–October 1960

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59779ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perrin, J. & Godbout, J. (1960). 3. La peinture. *Liberté*, 2(5), 307–309.

3. LA PEINTURE

Bernard Buffet

André Breton a dit que l'oeuvre plastique devait, afin de répondre à une nécessité de revision absolue des valeurs réelles sur laquelle les esprits semblent enfin s'accorder, se référer non pas à une imitation étroite des objets mais à un modèle purement intérieur... "ou la peinture ne sera pas" devait-il ajouter.

Bernard Buffet qui expose ce mois-ci à la Galerie Dresdnere à grand renfort d'un assez luxueux catalogue présenté par Georges Simenon, nous prouve que bien au contraire, pour lui, la seule représentation de la nature doit compter. A condition que cette nature, ces objets, ces modèles soient les plus laids, les plus disgraciés, les plus misérables possible. Son réalisme se limite à la seule conception de l'art qu'il se plaît à reconnaître: la hideur.

Georges Simenon, dans son oeuvre s'est plu également à décrire, avec talent d'ailleurs, des personnages disgraciés aux odeurs fortes, des maisons lépreuses confinées à des relans d'eau-de-vaisselle et des paysages qui se devinent dans le petit jour malsain des quartiers les plus sordides. Chez lui néanmoins une certaine poésie naît peu à peu au fur et à mesure qu'une intrigue ingénieuse se noue et une véritable obsession peut alors nous saisir.

Chez Bernard Buffet la seule structure existe d'où ne naît aucune poésie, aucune chimère.

On a dit de lui qu'il était le cas du demi-siècle, aussi célèbre que Picasso et que dans leurs temps, Rubens, Manet, et pourquoi pas Jésus?

Que Dior n'eut de cesse qu'il ait posé pour lui et que les duchesses les plus élégantes acceptaient pour lui plaire de ressembler à des harengs saurs.

Que grâce à lui les enfants terribles n'étaient pas passé de mode.

Qu'il était le Rimbaud, le Lautréamont, le Radiguet de la peinture.

Qu'il dessinait aussi bien que Degas et Lautrec.

Que sa "Crucifixion" et sa "Jeanne d'Arc" avaient les dimensions d'un Seurat et le tragique sanglant d'un Rouault, la vibration et le décharnement insolite d'un Gruher.

Rien que ça!

Pour notre part qu'on nous permette de dire que la peinture étant pour nous la possibilité et la volonté d'ouvrir sa fenêtre sur les plus beaux paysages de ce monde ou bien des autres mondes et sa porte à l'archange fabuleux et secret d'une apparence aussi belle que le rêve d'un poète ou les

visions d'un initié, il ne peut être question que nous trouvions chez Bernard Buffet quoique ce soit qui réponde à notre soif, à notre désir.

Laissons cette nature de peintre n'être qu'une nature morte.

Laissons lui vendre ses tableaux jusqu'à un million d'anciens francs.

Laissons-le rouler surtout en Rolls-Royce et habiter un merveilleux château. C'est au moins la preuve qu'il sait avec cet argent que lui fournissent les névrosés reconnaître la beauté là où elle se trouve: dans une fastueuse maison qu'il se plaît à habiter avec une jolie femme et dans une sublime automobile qui par sa ligne et la subtilité de son moteur possède une authentique beauté.

Qu'il offre en échange ce que le père Ubu prononçait avec deux "r", c'est son affaire, et une bonne affaire. On a les masochistes et les nécrophiles que l'on mérite et les truqueurs ont bien raison d'en profiter.

Jacques PERRIN

Au musée des beaux-arts

Les tapisseries, exposées au musée ces derniers mois, nous ont appris que la laine valait bien l'huile. Elles nous ont aussi appris que dès qu'on parle tapisserie, les artistes pensent oiseaux, fleurs et feuillage. Comme si l'élément décoratif était pour toujours au dictionnaire de la nature. En somme il faudrait offrir quelques voyages aller-retour en Orient à ceux-là qui dessinent les cartons.

Nous avons aussi appris qu'une bonne peinture ne fait pas nécessairement une belle tapisserie: à preuve le Léger; que Grommaire s'en tirait très bien alors que Le Corbusier, excellent architecte, devrait rester face à des murs de béton; qu'il y a encore des artistes qui croient que les pièces se construisent en hauteur, alors que l'on sait que les plafonds sont aujourd'hui bas, les salles longues.

Sans être trop sévère on peut en fait retenir deux noms: Mathieu Matégot et Maurice Prassinos. Tous deux ont compris les dimensions que doit avoir une tapisserie, tous deux ont su renouveler les couleurs. Matégot est violent, mais d'une violence saine. Strictement non-figuratif, il crée des murs. Prassinos, beaucoup plus tendre, remet le romantisme à l'honneur. Et si l'on peut accorder à Saint Saëns un brevet de l'humour, on ne peut aux autres décerner que le mérite de la monotonie.

Ajoutons qu'il aurait été difficile d'exposer ces tapisseries de plus mauvaise façon que l'a fait le musée: il y a pourtant dans ce petit temple de l'art des salles bonnes à vider, qui contiennent les reliques d'un art du meu-

ble ou de l'habillement qui serait beaucoup plus à sa place au château Ramé-
me. A moins que la peinture doive le céder à un lit du siècle dernier.

Onze artistes à Montréal de 1860 à 1960.

Le choix des tableaux était à décourager quiconque de faire de la peinture. Encore plus d'en acheter.

Et puis le musée tout à coup nous comble: 80 toiles de Vincent Van Gogh, autant de dessins. Il serait prétentieux de vouloir analyser ici l'oeuvre de Van Gogh, cela a déjà été admirablement fait, et nous n'en avons pas l'espace.

Mais qu'il me soit permis de noter ceci: il y avait, dimanche, au musée, la même foule que l'on trouve dans les magasins, à la veille de Noël, la même foule avide. Van Gogh est devenu — grâce aux reproductions américaines, grâce à un film — peintre populaire. Les toiles n'ont pas vieilli, les couleurs sont restées brillantes, l'amour de la vie éclate entre chaque strie de pinceau.

Et ceux-là, dont les pères et mères se seraient moqués des champs de blé et des corbeaux, restent bouche bée, bercés par le bleu et le jaune d'un horizon qui leur paraît familier.

Les esthètes auront mal: voici un peintre de plus qui leur échappe, qui sera à tout le monde.

Jacques GODBOUT

100 ans après

Une étude qui pourrait s'avérer utile...

"Le législateur devra prendre des mesures pour permettre la fréquentation de l'école jusqu'à la fin de la 9^{ème} année. Il devra également étudier les rouages du Comité de l'Instruction publique, reviser ses règlements, fixer son champ d'action, préciser sa juridiction, créer un exécutif qui rendrait ses décisions plus efficaces ET MEME ETUDIER, si la chose s'avère utile, SA COMPOSITION, AFIN D'INTRODUIRE DANS SON SEIN DES COMPETENCES DANS LE DOMAINE DE L'EDUCATION". (Extrait du discours prononcé par S.E. le cardinal Léger à la dernière réunion du Comité de l'Instruction publique; cité dans la Presse du 8 octobre 1960).